



JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine : le Mercredi et le Samedi.

ABONNEMENT :
 Pour Roubaix : 18 fr. par an,
 10 fr. pour six mois,
 6 fr. pour trois mois.
 Pour le dehors, les frais de poste en plus.
 Un numéro : 25 centimes.

Bureau du Journal, 20, rue Neuve,
A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

Les annonces et les réclames publiées dans le Journal de Roubaix paraissent le Dimanche dans le Journal d'Annonces qui contient le BULLETIN COMMERCIAL de Roubaix et de Tourcoi.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 16 juillet.

Armée d'Italie.

PROCLAMATION.

Soldats!

Les bases de la paix sont arrêtées avec l'Empereur d'Autriche, le but principal de la guerre est atteint, l'Italie va devenir pour la première fois une nation. Une confédération de tous les Etats de l'Italie, sous la présidence honoraire du Saint-Père, réunira en un faisceau les membres d'une même famille; la Vénétie reste, il est vrai, sous le sceptre de l'Autriche; elle sera néanmoins une province italienne faisant partie de la Confédération.

La réunion de la Lombardie au Piémont nous crée de ce côté des Alpes un allié puissant qui nous devra son indépendance; les gouvernements restés en dehors du mouvement ou rappelés dans leurs possessions comprendront la nécessité des réformes salutaires. Une amnistie générale fera disparaître les traces des discordes civiles. L'Italie, désormais maîtresse de ses destinées, n'aura plus qu'à s'en prendre à elle-même si elle ne progresse pas régulièrement dans l'ordre et la liberté.

Vous allez bientôt retourner en France, la patrie reconnaissante accueillera avec transport ces soldats qui ont porté si haut la gloire de nos armes à Montebello, à Palestro, à Turbigo, à Magenta, à Marignan et à Solferino; qui, en deux mois, ont franchi le Piémont et la Lombardie, et ne se sont arrêtés que parce que la lutte allait prendre des proportions qui n'étaient plus en rapport avec les intérêts que la France avait dans cette guerre formidable.

Soyez donc fiers de vos succès, fiers des résultats obtenus, fiers surtout d'être les enfants bien-aimés de cette France qui sera toujours la grande nation, tant qu'elle aura un cœur pour comprendre les nobles causes et des hommes comme vous pour les défendre.

Au quartier-général de Valeggio, le 12 juillet 1859.

NAPOLÉON.

(Moniteur universel).

Banque de France.

Depuis le 11 juillet courant, la Banque admet à l'escompte les effets payables à Bayonne.

Emprunt national de 500 millions.

Les souscripteurs à l'emprunt national de 500 millions sont prévenus que les termes de l'emprunt sont payables le 12 de chaque mois, du 12 juillet 1859 au 12 décembre 1860.

En cas de retard de paiement d'un terme, le débiteur sera passible des intérêts envers le Trésor, à raison de 5 % l'an, à partir du huitième jour après l'échéance de ce terme, sans qu'il soit besoin d'un avis préalable.

Les souscripteurs qui ont négligé d'échanger leurs récépissés provisoires contre les certificats d'emprunt, sont invités à opérer cet échange, sous le plus bref délai, à la recette générale des finances, rue d'Anjou, 2, à Lille.

Jurisprudence commerciale.

Nous publions sommairement un récent arrêt de la Cour de cassation qui intéresse le commerce à un haut degré, et que nous jugeons utile de faire connaître. Il s'agit de la validité de l'endos des billets à ordre et des circonstances dans lesquelles l'endossement transmet la propriété de l'effet endossé.

L'endossement en blanc transmet-il la propriété de l'effet endossé?

Il résulte des articles 136, 137 et 138 du Code de commerce que l'endossement irrégulier ne transmet pas la propriété de l'effet endossé, et que cette irrégularité peut être opposée par quiconque y a intérêt.

Tout endossement qui n'est pas conforme aux dispositions de l'article 137 sus-énoncé n'opère pas le transport et ne peut valoir que comme simple mandat.

Cassation sur le pourvoi du sieur Friedlein d'un arrêt de la Cour de Paris, rendu au profit du sieur Vivien.

CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE

Le Conseil municipal de Roubaix, dans sa séance du 15 juillet, a voté l'adresse suivante :

A SA MAJESTÉ NAPOLÉON III,
 Empereur des Français.
 SIRE!

L'Italie appelait un libérateur; le Piémont envahi devait succomber; quelques jours encore et l'aigle autrichienne, planant sur les Alpes, devenait pour la France une menace permanente.

Vous ne l'avez pas voulu, SIRE. Avec la rapidité de la foudre, vous vous êtes élancé au-devant de l'ennemi pour l'arrêter dans sa marche. Sous votre puissante impulsion, vos héroïques soldats ont accompli des prodiges. La victoire n'a pas cessé de couronner leurs drapeaux, et quand il n'y avait plus à faire qu'un dernier effort pour anéantir votre adversaire, vous lui avez généreusement tendu la main. Arrivé au but, votre cœur s'est révolté contre l'idée d'une effusion de sang inutile. LA PAIX! L'AMNISTIE! ces mots magiques, sortis de votre bouche, ont retenti dans toute l'Europe.

Grâces vous en soient rendues, SIRE, et puisse la Providence continuer à bénir toutes vos œuvres. C'est le vœu unanime de la population de Roubaix, et le Conseil municipal de cette ville est heureux et fier de pouvoir vous l'exprimer, car il n'en fut jamais de plus sincère.

Nous publierons dans notre prochain numéro le programme du carrousel qui doit avoir lieu incessamment à Roubaix.

Ce que nous connaissons des dispositions arrêtées jusqu'à ce jour nous donne la certitude que cette fête, parfaitement organisée, attirera beaucoup de monde et aura un succès complet.

On nous communique et nous reproduisons avec plaisir une lettre écrite de Valeggio par un lieutenant du 44^e de ligne.

Le ton qui règne dans le passage où il est question de la bataille de Solferino, prouve (comme l'ont fait remarquer tous les journaux) que nos soldats français sont aussi modestes après la victoire qu'ils ont été terribles pendant le combat.

On se rappelle que le 44^e de ligne a accompli de véritables prodiges de valeur.

Valeggio, 5 juillet 1859.

Mon cher oncle,

J'ai reçu, il y a trois jours, votre aimable lettre, au moment où nous nous préparions à passer le Mincio. — Je pensais pouvoir, le soir même en rentrant au bivouac, vous répondre et vous dire combien vous m'avez fait plaisir en m'écrivant; mais, depuis la bataille du 24, nous sommes toujours en marche. Ce n'est qu'aujourd'hui que je trouve un instant, et j'en profite pour vous remercier et vous donner en même temps de mes nouvelles.

La Providence, comme toujours, ne m'a pas abandonné dans la grande et glorieuse affaire qui vient d'avoir lieu. Il est vrai que ma division ne s'est pas trouvée dans le plus fort de la mêlée; mais, arrivée en ligne sur le champ de bataille, à midi, après une marche de 25 à 30 kilomètres à travers les champs, nous avons eu à soutenir, jusqu'à la nuit, le choc de 30,000 hommes qui venaient de Mantoue pour se rendre à l'armée qui était commandée par l'empereur d'Autriche. Nous étions à peine 8,000 hommes; cela ne nous a pas empêchés de tenir bon, de ne pas permettre la jonction et de finir la journée par les décider à faire demi-tour et de les mettre en pleine retraite vers leur forteresse, d'où ils étaient partis le matin. A notre gauche, sur les hauteurs de Castiglione et à Solferino, le même mouvement avait lieu en même temps, mais avec un peu plus d'accompagnement de grosse caisse; 50 à 60 pièces de canon étaient braquées dans les chemins, dans les gorges et dans les défilés, et faisaient un ravage effrayant dans les rangs de l'ennemi, qui ne savait quelle route prendre

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 16 JUILLET 1859.

LE TRABAN

ROMAN HISTORIQUE SUÉDOIS

PAR RIDDERSTAD

AUTEUR DU PRINCE.

Suite. — Voir notre dernier numéro.

— Bien ! Tu as remarqué le pavillon suédois sur le yacht près duquel nous avons passé?

— Comment ne l'aurais-je pas vu? Vous l'avez salué, monsieur; je n'ai pas bougé de ma place, m'y tenant immobile comme une momie. Il faut être à son poste, pensais-je.

— La princesse Sophie-Albertine de Suède est actuellement ici; je me rappelle que, avant que nous quittions ce pays, on disait déjà qu'elle avait l'intention de faire un long voyage. Je voudrais savoir, mais sans me compromettre, où elle demeure et quelles personnes de sa cour l'accompagnent. Te serait-il possible... A propos, cette Stéphanie... adresse-toi à elle... elle pourra peut-être te donner des renseignements que je désire... Tu me comprends?

(Reproduction interdite.)

— Oui, je vais me mettre à l'œuvre tout de suite.

— Pas tant de précipitation. Endosse l'habit civil, va trouver l'homme que j'ai laissé sur le rivage, et dis-lui de se rendre ce soir, un peu avant onze heures, à la digue de l'arsenal; prévien-le qu'il doit se tenir prêt à tout, et ne pas quitter son poste qu'il n'en ait reçu l'ordre formel. Toi aussi, tu te prépareras à me suivre au premier signal. En quittant le port, tu te mettras à la recherche d'une boutique de vêtements confectionnés. Il me faut aussi deux manteaux bruns et deux chapeaux pointus comme on les porte ici. Mais fais tout cela avec la plus grande discrétion. Tu comprends?

— Parfaitement, monsieur le lieutenant. Avez-vous encore quelque chose à m'ordonner?

— Sois de retour pour dix heures et demie. Laisse-moi!

Le domestique fit demi-tour et se retira. Il était facile de voir à ses mouvements, à son maintien, à ses réponses, qu'il était plutôt soldat que domestique.

Dès que Benowski fut seul, il passa la revue des vêtements qui lui avaient été apportés, et choisit ceux qu'il jugea les plus convenables. Il changea de toilette en un clin d'œil, comme un homme habitué à faire cet office lui-même.

Moriconi lui servit un souper léger et agréable qu'il trouva excellent, d'autant plus que les voyages donnent de l'appétit.

Benowski occupait deux chambres au premier étage dont l'une avait un petit balcon donnant sur la cour et ombragé par deux palmiers. Le soleil descendait déjà. Pour jouir de la fraîcheur du soir, Benowski se plaça au balcon.

Au pied des colonnes qui le supportaient se trouvait une galerie basse, garnie de vignes vierges

et qui communiquait par des portes vitrées avec la Osteria ou salle de l'hôtel.

Benowski ne se laissait troubler ni par les chants joyeux, ni par les conversations bruyantes du rez-de-chaussée. Il n'avait pas goûté depuis longtemps les charmes d'une heure de solitude, et il s'y adonnait avec d'autant plus de bonheur qu'il venait de voir, dans le golfe, une apparition à la fois ravissante et des plus inattendues pour lui.

Il était encore tout entier au rêve de son imagination quand son domestique entra.

« As-tu exécuté mes ordres? »

— Voici les manteaux et les chapeaux.

— As-tu trouvé notre homme sur le rivage?

— Il a reçu vos ordres.

— Conserve ton manteau et un chapeau pour toi. Il faut que nous sortions de suite.

— Monsieur le lieutenant...

— Donne-moi mon épée; tu mettras un pistolet dans ta poche. Eh bien?

— Je dois vous dire que j'ai rencontré une personne que vous ne vous attendiez certainement pas à trouver ici. C'est le comte Feldmans.

A ce nom, Benowski tressaillit, ses joues pâlirent tout à coup, et il resta muet quelques instants.

— Nous devons être d'autant plus prudents, répliqua-t-il enfin. Mon service avant tout. Où l'as-tu rencontré?

— Près du bastion le plus avancé de Castello Nuevo, juste à l'endroit qui conduit du Largo del Castello au port.

— Il ne t'a pas reconnu?

— Il n'y a pas de danger, monsieur le lieutenant; il ne me reconnaîtrait pas lors même qu'il se heurterait sur moi. Il a marché constamment devant moi jusqu'ici.

— Jusqu'ici, dis-tu?

— Une fois à la porte, il regarda avec précaution autour de lui avant d'entrer. Au même moment arrivait, de la direction opposée, un vieillard, une sorte de moine, avec un capuchon qui lui couvrait presque tout le visage. Je ne l'ai pas bien vu, mais il ressemble à une statue de marbre ambulante.

— Qu'y a-t-il là de particulier?

— Le comte Feldmans et le moine se connaissent.

— Comment cela?

— J'ai vu clairement qu'ils échangeaient un signe.

— Réellement?

— Sans doute, monsieur le lieutenant. Je les ai suivis sur les talons jusqu'au moment où ils ont disparu dans la salle de l'auberge, dans l'Osteria, comme ils disent ici.

— Toujours de singulières histoires... Ferme la porte du balcon et sortons.

— Silence!

— Qu'y a-t-il?

— Approchez, monsieur le lieutenant, mais doucement... Entendez-vous l... on parle... suédois, monsieur, du pur suédois: Mon Dieu, comme ça flatte l'oreille. C'est une superbe langue pourtant!

Les individus qui la parlaient étaient dans la galerie du rez-de-chaussée, entourée de plantes grimpanes, et il suffisait de se pencher un peu par-dessus la balustrade du balcon pour les voir du premier étage, à la clarté d'une lampe appendue à l'un des piliers.

« L'un est le comte, chuchota le domestique; l'autre est ce moine que je viens de voir dans la rue. »

En ce moment, ils distinguèrent les paroles